

## QUESTIONS DE REPÉRAGE

**Question 1 :**

*Dans l'illustration n° 1, quel est le « truc » dont le collègue de Fred vient juste de s'apercevoir ? (0,25 point)*

Sur les girouettes, le « nord » et le « sud » ne sont pas diamétralement opposés.

**Question 2 :**

*Que dit Descartes à propos du bon sens ? (0,25 point)*

- *Discours de la méthode*, Descartes, 1637, p. 94

Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée.

- *Propos sur l'éducation*, Alain, p. 96

**Descartes**, dont la grande ombre nous précède encore de loin, a mis au commencement de son célèbre Discours une parole plus souvent citée que comprise : « **Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée.** »

- *Du pied au bon sens*, Jean Château, p. 98

Il était bon de partir de **Descartes** dont le génie a ouvert les routes qu'il nous faut parcourir. Mais ce grand seigneur se contente de montrer le chemin, il est trop préoccupé de science et de métaphysique pour se pencher sur les problèmes de psychologie et de genèse, et il en vient parfois à paraître les nier, comme lorsqu'il dit que « **le bon sens est la chose du monde la mieux partagée** », ce qui a fait penser à certains de ses interprètes que c'était là plus une boutade et de l'humour qu'une affirmation sérieuse.

**Question 3 :**

*Sachant que c'est en Méditerranée que la proportion de jours de temps chaud et de jours ensoleillés est la plus grande, quand on arrive en Méditerranée, le temps le plus probable est :*

- 1) un temps ensoleillé ;
- 2) un temps chaud et ensoleillé ;
- 3) un temps ensoleillé mais pas chaud.

*Justifiez votre réponse. (0,5 point)*

- *Raisonnement psycho... logique ?*, Guy Politzer et Jean-François Bonnefon, p. 123

Si vous avez choisi l'option 2, vous faites partie de la majorité, mais vous avez tort ; vous venez de violer l'un des axiomes fondamentaux de la théorie des

probabilités selon lequel la probabilité de la conjonction de deux événements est inférieure ou égale à celle de n'importe lequel de ces événements. L'option 1 est donc la plus probable.

**Question 4 :**

**Pourquoi, notamment en matière d'éducation, le « coup du bon sens » est-il un « coup fatal » ? (0,5 point)**

- *Le coup du bon sens*, Hervé Hamon, p. 116

J'aime beaucoup la manière dont divers hommes politiques, avec le sourire, avec les mots de tout le monde, avec les phrases amènes qu'on profère chez le boulanger, nous font rituellement le coup du bon sens. **Notamment en matière d'éducation.** On a exagéré par ci, on a déliré par là, mais moi qui suis un homme de terrain, moi qui regarde la France dans les yeux, moi qui sais trinquer au cul des vaches et qui apprécie les moules-frites, moi qui connais le deuxième couplet de la Marseillaise, je vais rétablir l'ordre, l'ordre du juste milieu, l'ordre de la ménagère de moins de cinquante ans, l'ordre de la France la vraie, l'ordre que vous appelez de vos vœux, vous que j'écoute d'une oreille attentive et sensible.

Voilà qui conforte les actuelles dérives populistes, les « Je sais ce que pensent les gens », les « C'est une maman qui vous parle ».

Demandons-nous, un instant, **pourquoi le coup du bon sens demeure un coup fatal.** Dans un pays où la culture générale progresse, quoiqu'on raconte, le phénomène est déconcertant. Mais il a ses raisons, et j'en vois deux.

**La première est le mépris de l'expérience**, de l'expérience obstinée, rigoureuse. L'idée que, depuis des années, il est des professionnels qui se mettent en danger, qui tentent la bonne manœuvre, et surtout qui acceptent la sanction des faits, est obscurément menaçante. L'argument d'autorité (Milner : Je suis ce que je suis parce que je suis ce que je suis) danse un parfait tango avec l'essayisme d'humeur (j'ai été prof en collège, vous n'allez quand même pas m'expliquer ce que c'est qu'un collège). Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de rester inébranlable.

**La seconde est la récusation de l'expertise.** Les statistiques sont truquées, les scientifiques sont des zozos, les études racontent n'importe quoi, les travaux sont conduits par des idéologues.

- *Propos sur l'éducation*, Alain, p. 96

On n'arrive jamais à trouver des degrés dans l'intelligence. Les problèmes, réduits au simple, comme de faire quatre avec deux et deux, sont si aisés à résoudre que l'esprit le plus obtus s'en tirerait sans peine, s'il n'était pas empêtré de difficultés imaginaires. Je dirais que rien n'est difficile, mais que c'est l'homme qui est difficile à lui-même. Je veux dire que le sot ressemble à un âne qui secoue les oreilles et refuse d'aller. Par humeur, par colère, par peur, par désespoir ; oui, ce sont de telles causes ensemble et tourbillonnant qui font que l'on est sot. Cet animal sensible, orgueilleux, ambitieux, chatouilleux, **aimera mieux faire la bête dix ans**

que travailler pendant cinq minutes en toute simplicité et modestie. Comme celui qui se rebuterait au piano, et, parce qu'il se tromperait trois fois de suite, laisserait tout là. Toutefois, on travaille volontiers à des gammes, *mais, à raisonner, on ne veut pas travailler*. Peut-être par le sentiment qu'un homme peut se tromper de ses mains, mais qu'il ne lui est pas permis, sans grande humiliation, de se tromper de son esprit, qui est son bien propre et intime. Il y a, certes, de la fureur dans les têtes bornées, une sorte de révolte, et comme une damnation volontaire.

[...] J'en viens à ceci, que les travaux d'écolier sont des épreuves pour le caractère, et non point pour l'intelligence. Que ce soit orthographe, version ou calcul, *il s'agit de surmonter l'humeur, il s'agit d'apprendre à vouloir*.

- *Du pied au bon sens*, Jean Château, p. 98

Il était bon de partir de Descartes dont le génie a ouvert les routes qu'il nous faut parcourir. Mais ce grand seigneur se contente de montrer le chemin, il est trop préoccupé de science et de métaphysique pour se pencher sur les problèmes de psychologie et de genèse, et il en vient parfois à paraître les nier, comme lorsqu'il dit que « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée », ce qui a fait penser à certains de ses interprètes que c'était là plus une boutade et de l'humour qu'une affirmation sérieuse. Et ce ne pourrait en effet être que boutade s'il s'agissait vraiment du bon sens comme sagesse ; **mais il s'agit essentiellement – et il le dit aussitôt – du bon sens comme puissance de juger, de la raison. Et sans doute ne pouvons-nous plus aujourd'hui le suivre même dans cette direction ; nous savons trop combien le jugement et le raisonnement dépendent de l'éducation. Mais il reste que la sagesse demande autrement de temps et d'expérience que la simple puissance de juger.**

### Question 5

**Pourquoi le sens commun est-il considéré par les épistémologues comme un obstacle à la science ? (1,5 point)**

- *Le bon sens*, Alain Rey, p. 85

En un mot, *le bon sens*, gros ou non, fixe les idéologies, **immobilise les savoirs, interdit les paradoxes et le dynamisme même de la pensée.**

- *Le bon sens*, Alain Rey, p. 85

Ces critiques signent le divorce entre bon sens et créativité, et invention, qu'elle soit artistique ou scientifique. Les distinctions entre connaissance courante et pratique et connaissance à visée scientifique deviennent progressivement des incompatibilités. *Les épistémologues, par exemple Bachelard, insistent sur les caractères d'immobilité transmise de la connaissance pratique, que l'on peut rapporter au bon sens commun, et sur sa propension à créer des « obstacles épistémologiques ».* L'écart entre savoir conforme au bon sens et nouveauté

**scientifique** n'est pas nouveau : la rotondité de la Terre, l'héliocentrisme rompaient déjà avec la pensée transmise, universelle, celle du ptolémaïsme. Au sein même de la doctrine scientifique du bon sens, des craquements se font entendre. Que dire de la thermodynamique, de l'atomisme, des théories de l'évolution, des quanta, de la relativité, sinon que le « bon sens », relation spontanée et harmonieuse entre l'esprit et ce qu'il peut connaître, y est, pour parler familièrement, totalement largué. Il n'est pas nécessaire de convoquer la physique et la cosmologie contemporaine **pour reconnaître la rupture entre le sens commun, support de la connaissance courante, et les acquisitions de la science.** Déjà, comme le soulignait Bachelard, l'ordination des couleurs, qui est circulaire selon le bon sens biologique – on passe du rouge au bleu, du bleu au vert, puis du vert au jaune par l'orangé, enfin du jaune au rouge –, est linéaire en physique : le spectre compromet la sensation colorée, en unifiant ce que le bon sens sépare et oppose. Or, il se trouve que chaque langue découpe à sa manière le contenu spectral, et que la connaissance courante, organisée par le langage, est articulée non par des données physiques, mais bien par les mots, qui pilotent les sensations.

• *Du pied au bon sens*, Jean Château, p. 98

Dans ce second cas, on conserve au sens commun la signification qui doit être la sienne, mais on rabaisse cette fois le bon sens jusqu'au niveau de ce sens commun, par cette même considération que la masse ne peut se tromper. Il ne s'agit plus d'une faculté toute formelle, mais de jugements portant sur tel ou tel problème dont on dit que « cela n'a pas le sens commun ». Alors que le bon sens comme faculté de juger reste disponible, le sens commun, en effet, est chargé de matière, épaissi par les traditions et les préjugés de la foule. ***Ainsi assimilé au sens commun, le bon sens n'est plus guère que le sentiment de la majorité. Il s'oppose au paradoxe, à l'original. Il étouffe l'invention, il oppresse le génie. C'est lui qui condamne Galilée, qui cherche à ridiculiser Einstein, qui vient à l'aide de tous les fanatismes. On voit par là pourquoi la notion de bon sens peut si souvent devenir une notion dangereuse. Elle s'apparente à tous les conservatismes, à tous les obscurantismes.***

• *Le coup du bon sens*, Hervé Hamon, p. 116

**Le coup du bon sens, c'est juste le coup du mépris. Le mépris du savoir, de la quête, de l'essai, de la correction, du colloque. Le mépris de la connaissance en ce qu'elle comporte d'exigeant, c'est-à-dire de fragile.**

• *Un nouveau sens commun*, Jean-Marc Levy-Leblond, p. 127

... cette historiette met en évidence **le hiatus qui sépare la science du savoir populaire.** Pourtant, dans l'intention louable de ne pas tenir le profane à l'écart de la science et d'atténuer les chocs intellectuels de la conceptualisation scientifique, **on a souvent voulu rendre compte de la séparation entre connaissance scientifique et connaissance commune,** termes essentiellement quantitatifs. C'est

dans cette perspective que l'on invoque la phrase d'Einstein : « La science n'est rien de plus que le raffinement de la pensée courante ». Observons cependant que la notion de raffinement conduit assez aisément à celle de raffinage, ou de distillation, qui serait une métaphore intéressante, mettant en évidence la différence d'essence obtenue par un procédé apparemment continu : un calvados n'a plus grand chose à voir – ou plutôt à sentir – avec le jus de pomme de départ. En ce sens, la science est bien un savoir alambiqué.

Commençons par prendre acte que, suivant la formule classique de Bachelard, « *il faut accepter une véritable rupture entre connaissance commune et connaissance scientifique* ».

Car la science se fait en bouleversant, ou mieux en renversant, l'évidence banale : « On connaît contre une connaissance antérieure », comme l'écrit encore Bachelard. Dès ses débuts, c'est bien par ses ruptures que la science se définit et qu'elle progresse.

### QUESTIONS D'ANALYSE

#### Question 6

Sur quelle idée repose la « physique qualitative » ? De quelle manière se rapproche-t-elle de la connaissance commune ? (3 points)

- *Un nouveau sens commun*, Jean-Marc Levy-Leblond, p. 127  
... ce qu'on appellera la *physique qualitative*.

On ne peut mieux exprimer sa nature que par l'aphorisme de John A. Wheeler, l'un des grands physiciens de ce siècle et l'un des maîtres de cet art : « Ne jamais faire de calculs avant d'en connaître le résultat » ; ce que Wheeler appelle encore « principe numéro zéro de la physique ». L'idée en est la suivante : **en physique, précisément à cause du recours obligé à des formalismes sophistiqués et à des calculs ardu et longs, le risque d'erreur est constant. Il devient alors impératif de se doter de moyens de contrôle, opérant si possible en amont plutôt que par simple vérification en aval, de façon à prévoir au moins en ordre de grandeur le résultat du calcul entrepris et à évaluer immédiatement la plausibilité du résultat obtenu** (lire, plus loin, « Les accordeurs de pianos de New York »). Plus même que de contrôler la qualité du processus théorique, ce qu'il pourrait se faire éventuellement après coup, il s'agit d'en tester la *pertinence* : vaut-il vraiment la peine de se lancer dans un complexe et fastidieux calcul si l'on n'a pas à l'avance une garantie minimale qu'il fournira *un résultat raisonnable* ? **Ces méthodes qualitatives ne peuvent fournir une indication sur la fiabilité des résultats numériques que parce qu'elles constituent une manière à la fois approximative et juste de mettre en œuvre les concepts de la théorie, et donc de les assimiler.** Il s'agit certainement là d'un art au sens le plus traditionnel du terme, celui des arts et métiers, et dont la nouveauté réside moins dans l'existence que dans la

reconnaissance – encore insuffisante d’ailleurs, en particulier dans l’enseignement de la discipline.

- *Un nouveau sens commun*, Jean-Marc Levy-Leblond, p. 127

**Il s’en faut pourtant que la distinction entre connaissance commune et connaissance scientifique soit aussi simple que le voudrait une compréhension quelque peu sommaire de la thèse bachelardienne. On ne saurait opposer ces deux formes de connaissance comme si elles formaient des systèmes intellectuels prédéfinis, stables et autonomes. Passer de l’une à l’autre est un geste de rupture pris dans une histoire du savoir.**

- *Un nouveau sens commun*, Jean-Marc Levy-Leblond, p. 127

**La connaissance scientifique ne peut donc pas être considérée comme un ensemble homogène ; elle subit des mutations et des réorganisations internes qui affectent l’importance stratégique de ses frontières avec la connaissance commune, et parfois même leur tracé. Réciproquement, la connaissance commune subit, dans son rapport avec la connaissance scientifique, des évolutions qui ne sont pas de moindre intérêt.** Ces frontières sont loin d’être étanches, et beaucoup d’exportations discrètes, sinon de contrebandes clandestines, viennent modifier les contenus du savoir commun. La connaissance publique – pour introduire une terminologie peut-être plus précise – incorpore ainsi nombre d’éléments initialement cantonnés aux domaines les plus spécialisés et les plus problématiques de la science.

- *Un nouveau sens commun*, Jean-Marc Levy-Leblond, p. 127

**La connaissance scientifique, au fur et à mesure qu’elle s’approfondit à l’intérieur d’un champ disciplinaire donné, acquiert pour ses praticiens un statut de plus en plus proche de celui d’une connaissance commune – interne au milieu scientifique, en tout cas.**

- *Un nouveau sens commun*, Jean-Marc Levy-Leblond, p. 127

Il n’est pas question de revenir sur la nécessaire distinction entre les formes scientifiques et les formes communes de la connaissance. **Encore faut-il comprendre qu’il ne s’agit pas d’une dichotomie qui séparerait deux catégories figées, fermées et homogènes.**

- *Le bon sens*, Alain Rey, p. 85

En outre, à chaque remaniement du savoir, les activités mentales qui continuent inlassablement d’être mises en œuvre – alors même que les techniques d’investigation se modifient et se perfectionnent – **quand il s’agit de « découverte », activités telles que l’intuition, l’observation et le travail expérimental, et même l’élaboration des hypothèses et théories..., requièrent à la fois un respect des lois du « bon sens » cartésien avec ses racines « logiques » et une aptitude à se dégager des**

**connaissances communes, fondées spontanément sur l'observation des apparences et sur ce même « bon sens ».** Quitte à construire des modèles à tout jamais étrangers au sens commun, *l'activité scientifique requiert le respect d'une sorte de bon sens supérieur.* Quant à la création artistique, elle construit, en se détachant du sens commun antérieur, de nouveaux « bon sens ». Enfin, la raison pratique et la morale ne peuvent se passer de cette référence mentale, recherche d'une rencontre entre le consensus social et la valeur éthique.

• *Du pied au bon sens*, Jean Château, p. 98

Mais l'histoire de l'espèce, **comme l'histoire de toute invention d'importance, nous montrent au contraire des tâtonnements ; des échecs, des expériences, et une conquête progressive, mais lente et parsemée d'erreurs et de régressions. User de la raison, ce n'est point dévoiler peu à peu des Vérités cachées, mais créer des structures intellectuelles ou sociales qui s'adaptent plus ou moins bien aux situations.** Sans doute, si l'on regarde l'histoire de très haut, peut-on déceler de grandes lignes d'évolution, mais nous sommes alors le jouet de la loi des grands nombres, et en outre nous sommes trompés par le fait que les cultures disparues, souvent trop jeunes pour avoir laissé des traces importantes, ont été non seulement négligées mais même effacées délibérément par leurs vainqueurs : nous n'avons guère que l'histoire de ceux qui ont triomphé.

La vie de l'individu reste également précaire. Bien des projets, même bien conçus, restent des paris. Les raisonnements les plus subtils me renseignent bien mal sur les caractères et les réactions de mes proches : il reste toujours une part d'aléa, il reste toujours du jeu. Nulle vie n'est une ligne droite. Heureusement. **C'est parce que nos instruments de conquête restent imparfaits que nous tentons de leur donner plus d'efficace en créant comme des instruments de second ordre qui ne sont jamais que des accumulations et des multiplications des premiers. Tels sont le bon sens, la sagesse, la raison ou le goût.**

• *Chiffres : vérité ou mensonge ?*, Joseph Klatzmann, p. 119

La solution miracle n'existe pas, puisque même ceux qui manient constamment des statistiques se laissent parfois prendre à l'un de ces pièges. Mais **le risque de se laisser tromper ou de mal interpréter est fortement réduit si, en face d'une donnée statistique quelconque, on ne manque jamais de se poser des questions, en faisant preuve à la fois de bon sens et d'esprit critique. En un mot : réfléchissez !**

• *Un nouveau sens commun*, Jean-Marc Levy-Leblond, p. 127

[...] **La connaissance humaine est plurielle, évolutive et interconnectée.** Méritent le plus grand respect à la fois la spécificité de ses formes multiples et la fécondité de leurs échanges. **Dans sa diversité, il faut penser la connaissance comme une.**

**Question 7**

**Quelles sont les caractéristiques de la connaissance commune et de la sagesse populaire ? En quoi ces dernières diffèrent-elles du savoir scientifique ?**  
(3 points)

- *Le bon sens*, Alain Rey, p. 85

Cependant, si **le bon sens**, même garanti par la « méthode » cartésienne, ne correspond plus à l'état de la science – de plus en plus visiblement depuis le milieu du xix<sup>e</sup> siècle – ni à celui de la création artistique, qui au xx<sup>e</sup> siècle bouleverse des habitudes qui se croyaient justifiées par la raison, **il demeure pertinent chaque fois que l'objet de connaissances se situe à l'échelle humaine et dans le domaine de la pratique quotidienne.**

- *Regard sur la connaissance ordinaire*, Denise Jodelet, p. 89

On entend par représentation sociale une forme de **connaissance courante, dite de sens commun**, présentant les caractéristiques suivantes :

- **Elle est socialement élaborée et partagée** car elle se constitue à partir de nos expériences, mais aussi des informations, savoirs, modèles de pensée que nous recevons et transmettons par la tradition, l'éducation et la communication sociale.

- **Elle a une visée pratique d'organisation, de maîtrise de l'environnement** (matériel, social, idéal) et d'orientation des conduites et communications.

- **Elle concourt à l'établissement d'une vision de la réalité commune à un ensemble social** (groupe, classe, etc.) ou culturel.

- *Regard sur la connaissance ordinaire*, Denise Jodelet, p. 89

Cette perspective, qui **pose le caractère social de la connaissance**, a diverses implications. Tout d'abord des chercheurs s'intéressent à la façon dont sont produits et fonctionnent les savoirs quotidiens. Ce qui les amène, à considérer la connaissance d'un double point de vue : comme une activité d'élaboration du savoir, à travers les processus cognitifs (ou pensée constituante) et comme manifestation des produits de cette activité, à travers les contenus de savoir (ou pensée constituée). La dimension sociale est présente dans les deux faces processus/produits de la connaissance.

- *Regard sur la connaissance ordinaire*, Denise Jodelet, p. 89

**Quant aux contenus de la connaissance, ils sont dits sociaux, non seulement en raison de leur mode de production, mais également parce qu'ils sont opérants dans la société. Semblables aux « outils mentaux » dont parlent les historiens des mentalités, les contenus de représentation agissent comme des « grilles de lecture » et des « guides d'action ».** Un exemple emprunté à P. Bourdieu fournit un aperçu de l'apport de ces contenus socialement partagés. Il existe plusieurs façons d'appréhender une conduite alcoolique : comme besoin de compensation psychologique à un état malheureux, habitude fondée sur une

tradition culturelle, signe de déchéance morale ou enfin manifestation d'une tare héréditaire. Selon que l'on adhère à l'une ou l'autre de ces « théories », **qui jouent comme de véritables « programmes de perception ».**

- *Les savoirs populaires sur la nature*, Claudine Friedber, p. 103

Les mythes Inuits, ou les pratiques rituelles des Bunaq de Lamaknen, à Timor, **mêlent connaissances sur la nature et règles sociales.** Ces savoirs transmis de génération en génération se révèlent parfois aussi justes que ceux des scientifiques.

- *Les savoirs populaires sur la nature*, Claudine Friedber, p. 103

**Les savoirs populaires sur la nature participent des conceptions que chaque société se fait du fonctionnement du monde et du rôle qu'y jouent les hommes.**

- *Les savoirs populaires sur la nature*, Claudine Friedber, p. 103

**La différence essentielle entre le savoir scientifique et les savoirs populaires tient précisément dans cette distinction entre ce singulier et ce pluriel. La science a une vocation universelle tandis que les savoirs populaires sont localisés dans l'espace et le temps.** Ce dernier point est important, car contrairement à ce que l'on imagine souvent à propos de ces savoirs qualifiés de traditionnels, ils ne sont pas figés dans un passé immémorial mais évoluent au fur et à mesure que le contexte se modifie. En effet, **les savoirs populaires s'inscrivent dans des pratiques techniques mais aussi sociales et leur efficacité dépend des relations entre les partenaires concernés.** En outre, ces savoirs rendent compte de la conception que la société qui les produit se fait de l'organisation et du fonctionnement de l'Univers. On peut donc dire que chaque société construit les éléments qui constituent son environnement à la fois sur le plan matériel et sur le plan conceptuel.

- *Les savoirs populaires sur la nature*, Claudine Friedber, p. 103

**Le savoir populaire concernant la nature est de plus en plus identifié à une « sagesse populaire »** et l'on voit s'installer le mythe de populations qualifiées d'indigènes ou d'autochtones qui vivraient en équilibre avec leur milieu grâce à des pratiques traditionnelles. **Face aux phénomènes actuels de mondialisation, leur caractère local en fait précisément toute la valeur. Ce ne sont plus seulement des savoirs adaptés à un lieu, mais un moyen de revendiquer une identité et de reconstruire des repères là où la globalisation les efface.**

- *Les savoirs populaires sur la nature*, Claudine Friedber, p. 103

Ce n'est pas par hasard si nous assistons au renversement du slogan, « penser globalement pour agir localement », qui mobilisait les acteurs des changements sociaux. Ce slogan ne correspondait à la prise de conscience que si l'action ne pouvait être pour chacun que limitée dans le temps et l'espace ; il fallait la situer dans l'ensemble du contexte international. Mais maintenant que ce dernier interfère

de plus en plus directement dans le fonctionnement local des choses, il apparaît nécessaire de réfléchir et construire ce que l'on veut obtenir à l'échelle locale et, pour être efficace, situer l'action à un niveau global. D'où le nouveau slogan : « **Penser localement pour agir globalement.** »

- *On se sacrifie... pour nuire aux autres !*, Jean-Paul Delahaye, p. 109

Les expériences constituent des preuves de notre propension morale au partage et du désir (même lorsque cela nous coûte) de punir ceux qui ne s'y conforment pas. **Nous ne sommes pas qu'un *Homo economicus* froidement rationnel, mais aussi un *Homo equalis* soucieux d'équité et prêts à jouer au gendarme à ses frais pour sauvegarder son idée de l'équité.**

- *On se sacrifie... pour nuire aux autres !*, Jean-Paul Delahaye, p. 109

Une question reste posée : **cette propension morale a-t-elle une origine biologique (comme c'est le cas de l'instinct maternel) ou sociale (résultant d'un apprentissage) ?** Un argument en faveur de l'hypothèse d'une origine sociale est fourni par une étude menée en 2001 par un collectif d'anthropologues composé de J. Henrich, R. Boyd, S. Bowles, C. Camerer, E. Fehr, H. Gintis et R. McElreath. Ces chercheurs ont fait jouer au jeu de l'ultimatum 15 petits groupes humains n'appartenant pas à nos sociétés industrielles

**Que l'on ait découvert que la notion d'équité s'apprend par l'expérience et varie d'un groupe social à un autre n'est peut-être pas si étonnant**, mais il est remarquable que ces protocoles expérimentaux le démontrent et quantifient les paramètres moraux des groupes.

- *Raisonnement psycho... logique ?*, Guy Politzer, p. 123

En effet, **nos croyances consistent en de vastes bases de données qui accueillent des informations et qui sont constamment remises à jour. Ainsi un individu peut avoir deux croyances contradictoires**, A et B, stockées en mémoire indépendamment. S'il prend conscience de cette contradiction, il ne sera pas tenté de former la conjonction A et B, qui résulterait pourtant de A et de B d'après une règle d'inférence formelle fondamentale.

- *Raisonnement psycho... logique ?*, Guy Politzer, p. 123

A la différence des problèmes logiques qui portent sur un ensemble circonscrit de prémisses, **le raisonnement de la vie courante porte sur un ensemble de connaissances sinon illimité du moins vaste et aux contours mal définis.** Il est rare qu'un raisonnement de la vie courante se limite à des prémisses considérées explicitement ; interviennent aussi des prémisses implicites, cachées, susceptibles même de peser davantage que les prémisses explicites sur les conclusions produites.

[...] **Cela nous amène à la deuxième caractéristique du raisonnement de la vie courante en rapport à la logique : là où cette dernière opère sur des informations parfaites (c'est-à-dire non entachées d'incertitude, d'imprécision**

ou d'exceptions), *le raisonnement quotidien opère sur des prémisses souvent douteuses, et sur des règles entachées d'innombrables exceptions.*

- *Un nouveau sens commun*, Jean-Marc Levy-Leblond, p. 127

**Les très anciennes certitudes des mères** sur les capacités de perception de leurs enfants in utero, longtemps considérées comme des fariboles de bonnes femmes par la médecine, *ont fini par être reconnues par la neuropsychologie et par la psychanalyse. Les tours de main et procédés empiriques de la cuisine traditionnelle sont étudiés avec curiosité par la physico-chimie*, qui aide à faire le tri entre les recettes justifiées – oui, on réussit mieux les confitures dans un chaudron en cuivre... – et les préjugés infondés. **Les pharmacopées indigènes de nombreuses peuplades et leurs plantes médicinales sont désormais l'objet de collectes et de recherches poussées de la part des plus grands laboratoires pharmaceutiques. Cette véritable récupération des savoirs populaires par les sciences établies est d'un considérable intérêt épistémologique – et aussi économique...**

### QUESTIONS DE TITRE ET DE PLAN

#### Question 8

Les illustrations (Illustration 1 à 4) divisent le dossier de textes en quatre parties.

Résumez sous la forme d'un titre court (3 lignes maximum) le contenu de chacune de ces parties. (2 points)

Il y a 4 illustrations identifiées comme telles dans le sommaire du dossier. Il y a donc 4 parties à titrer.

Les titres, rédigés correctement, doivent s'appuyer sur les éléments suivants :

- *Pour la partie 1 (à partir de l'illustration 1, p. 84)*

Cette partie introduit et présente la notion de sens commun et de ses équivalents (bon sens/sens commun/savoirs populaires/sagesse populaire).

- *Pour la partie 2*

Cette partie aborde les apports classiques. Le sens commun s'oppose à la rigueur de la méthode scientifique.

- *Pour la partie 3*

Le sens commun sert avant tout à interagir au sein d'une culture donnée.

- *Pour la partie 4*

Même si le sens commun est constitué de savoirs pas forcément exacts, il n'est pas totalement étranger à la science.

**Question 9**

**Donnez un titre au dossier de textes.** (1 point)

Le candidat peut rédiger de manière concrète (titre informatif) ou de manière plus imagée (titre accrocheur), mais doit être en accord avec la thématique générale du dossier.

**QUESTION DE SYNTHÈSE****Question 10**

**Pour Jean-Marc Levy-Leblond, professeur de physique et de philosophie, « la connaissance humaine est plurielle, évolutive et interconnectée. Méritent le plus grand respect à la fois la spécificité de ses formes multiples et la fécondité de leurs échanges. Dans sa diversité, il faut penser la connaissance comme une. »**

**Après avoir défini la notion de sens commun, vous expliquerez pourquoi, au-delà de ses formes multiples, il faut considérer la connaissance comme une.** (8 points)

***Les notions proches***

- Bon sens/sens commun.
- Savoirs populaires/sagesse populaire.

***Problématique***

La notion de bon sens (commun) se rapporte à une forme de connaissance regroupant les savoirs socialement transmis et largement diffusés dans une culture donnée. Même si ces connaissances peuvent se révéler inexactes, incohérentes, incomplètes ou erronées, **le sens commun sert à interagir au sein d'une culture donnée** en connaissant les règles et normes admises.

**Le sens commun désigne en première analyse une forme de connaissance s'acquérant généralement par la socialisation, par opposition aux savoirs scientifiques qui exigent l'emploi de méthodes scientifiques.**

**En seconde analyse, il apparaît qu'il ne s'agit pas d'une dichotomie qui séparerait deux catégories figées, fermées et homogènes.**

***Le concept de sens commun***

A l'origine, la notion de sens commun se référait aux « humanités », à la sensibilité et à la raison. L'individu qui n'est pas doué du *sensus communis* est fou.

**Le sens commun est constitué de savoirs organisant la vie sociale, mais pas forcément exacts.** Le sens commun ne s'embarrasse pas des règles de validation qu'exige la science, ni même de la critique que la philosophie implique. Il est un savoir économique, permettant de donner sens et répondre à peu de frais aux problèmes et informations que les individus peuvent rencontrer dans la vie courante.

Il est perçu comme « naturel », « inné », il semble aller de soit : il fait partie des savoirs populaires, d'un « système culturel » qui peut varier considérablement d'une culture à l'autre.

**Le sens commun est comparable à un « mode d'emploi »** car il permet de savoir comment se comporter au sein d'une culture donnée.

### *Critique du sens commun et dépassement*

Vis-à-vis du sens commun, certains sont **très critiques en le réduisant à un type de connaissance inférieur au savoir scientifique** : « prénotions », « évidences immédiates et souvent illusives ». Il s'oppose à la rigueur de la méthode scientifique qui ne peut s'établir qu'après une rupture radicale avec le sens commun, coupure épistémologique généralement reconnue comme la première condition de la constitution d'un savoir scientifique.

Toutefois, la notion de bon sens comme évidence « *a priori* », n'est pas totalement étrangère à la science.

La connaissance commune incorpore ainsi nombre d'éléments initialement cantonnés à la science.

A l'inverse, la connaissance scientifique, au fur et à mesure qu'elle progresse, acquiert pour ses praticiens un statut de plus en plus proche de celui d'une connaissance commune.

De plus, la sophistication accrue de la science requiert de prévoir à l'avance la plausibilité du résultat selon une manière certes approximative, mais de bon sens (cf. « Les accordeurs de pianos de New York », p. 131).

## COMMENTAIRES DES CORRECTEURS

### **Remarques générales sur l'épreuve**

Il faut mettre l'accent sur la nécessité de bien lire l'énoncé de la question avant de répondre.

Les candidats doivent éviter de s'arrêter au premier indice de réponse plausible repéré dans le dossier. Les questions imposent une réelle attention à la façon précise dont elles sont formulées. Cette attention éclaire le candidat dans sa recherche des éléments du dossier permettant de répondre de façon pertinente.

Evidemment, le candidat doit éviter de construire ses réponses en fonction de ses propres présuppositions, sans aller chercher dans le dossier de textes les éléments pertinents.

Les **questions de repérage** imposent non seulement une attention aux données précises, qui, dans le dossier, permettraient de répondre, mais également une réflexion et une compréhension de ce qu'il faut répondre. Par exemple, la question 1 exige une analyse précise de l'image, la question 2, un choix parmi les diverses

évoqueries du bon sens selon Descartes – choix qui requiert d'éliminer l'accessoire au profit de l'essentiel –, la question 3 demande une transposition, etc.

Pour les **questions d'analyse**, trop souvent, les candidats énumèrent les réponses aux questions posées sans construire leurs réponses.

Pour la **question de plan**, quelques-uns pensent qu'il s'agit de commenter les illustrations. Le plus grand nombre réduit chaque partie du dossier à un élément plus ou moins pertinent. D'autres substituent au plan du dossier une progression plus ou moins inventée. De fait, il semble qu'il s'agisse pour la plupart des candidats d'un exercice difficile.

Même remarque pour **le titre**. Pratiquement aucun candidat n'a le sens du titre. Un titre doit être bref et annoncer les enjeux centraux de ce dont il est le titre. Il ne peut donc ni être une formule proposée un peu au hasard, ni prétendre résumer en un texte de deux ou trois lignes le contenu du dossier de textes.

Quant aux faiblesses les plus fréquentes des candidats, elles résident dans la construction de **la synthèse**. Bien trop peu de copies s'efforcent d'en structurer la présentation ; peu aussi la réfèrent précisément aux documents du dossier.

### **Expression écrite et respect des consignes**

Même si dans l'ensemble les candidats ont fait un effort quant à la présentation, les fautes d'orthographe sont encore par trop nombreuses.

Globalement, le niveau de langage n'est pas assez soutenu et reste trop proche du style oral. Le discours argumentatif manque également d'approfondissement.

Les correcteurs ont relevé de nombreux « copiés-collés » dans les réponses aux questions 6 et 7. Néanmoins, les candidats ont souvent cité les auteurs en respectant la consigne des guillemets et la référence aux textes.

## **QUESTIONS DE REPÉRAGE**

### **Question 1**

Près d'un tiers des candidats confondent girouette et boussole ! A l'heure des nouvelles technologies, on ne sait plus ce qu'est une girouette. Les candidats parlent de « marchandise », de « produit », de « mobile », sans discerner le « truc qui cloche ». Les réponses erronées sont le plus souvent liées au manque d'observation du candidat et à une lecture trop rapide.

### **Question 2**

La moitié des candidats a donné une réponse approximative, par exemple : « C'est la puissance de bien juger, de discerner le vrai du faux »... Ce qui n'était pas erroné, mais relevait de la définition et non du commentaire qu'induisait l'expression : « Que dit Descartes à propos du bon sens ? »

**Question 3**

Un quart des candidats est tombé dans le piège et a choisi ce que leur dictait à tort leur bon sens personnel, sans le corriger par les réflexions du texte 11.

**Question 4**

La même proportion a fait un contresens de lecture du texte d'Hervé Hamon, ne saisissant pas que « les statistiques sont truquées, les scientifiques sont des zozos » était à prendre au second degré, comme des paroles rapportées, et que l'argument était à retourner comme un gant.

**Question 5**

Cette question a souvent été traitée de façon intuitive, sans s'appuyer sur les réflexions issues du dossier. Les candidats ont eu des difficultés à répondre à la question du « Pourquoi ». La formulation de la réponse fut le plus souvent maladroite.

**QUESTIONS D'ANALYSE****Question 6**

La première partie de cette question est souvent bien comprise, mais la seconde est tout aussi souvent omise. Elle a causé des difficultés au plus grand nombre, et un quart a même rendu réponse vierge. Est-ce parce que le texte de référence se situait en toute fin de dossier et qu'il n'a pas, ou mal été lu par manque de temps ?

**Question 7**

Les candidats, dans l'ensemble, ont fourni des réponses très approximatives. Ils ont proposé une définition de la connaissance commune et de la sagesse populaire au lieu d'en préciser les caractéristiques. Beaucoup de réponses sont ainsi des commentaires approximatifs.

**QUESTIONS DE PLAN ET DE TITRE****Question 8**

Plusieurs candidats ont donné un titre à chacune des illustrations du dossier au lieu de proposer un titre à chacune des parties du dossier, comme demandé. La question de plan produit des réponses souvent décevantes. L'articulation des différentes parties est, dans la majorité des cas, mal perçue ou mal exprimée.

**Question 9**

Les titres du dossier de textes sont souvent très vagues et confus. La question de titre a rarement laissé place à la recherche imaginative de titres accrocheurs que l'on attendait, puis, le temps passant, que l'on espérait... A travers cette question sont nettement apparues les faiblesses de compréhension du dossier.

## QUESTION DE SYNTHÈSE

Il n'est pas rare, cette année comme les années précédentes, que des candidats ne semblent pas tout à fait réaliser que ce qui est demandé est une synthèse de l'ensemble du dossier, et non un essai personnel sur la question. Bien des candidats semblent avoir négligé, si ce n'est sacrifié, cette question 10 qui représente pourtant une part non négligeable de la note finale (8 points).

La synthèse est généralement très courte et ne s'appuie pas sur la progression suggérée par l'ensemble des questions qui précèdent.

Par ailleurs, la problématique est souvent mal cernée. Un nombre non négligeable de candidats fait abstraction des règles rhétoriques du discours.

Trop de candidats ont ramené le sujet à une dissertation sur la connaissance et ses différentes formes. Beaucoup de répétitions pour arriver à produire une synthèse sur le problème posé, peu de problématiques réellement identifiées.

La synthèse est globalement assez structurée, mais elle ne répond pas systématiquement à la consigne proposée. De plus, les références explicites aux documents sont très rares, les copies l'ayant fait ont donc été notées en conséquence.

Les candidats ne citent pas toujours leurs sources et se refusent, dans leur grande majorité, à puiser, comme on le leur recommande pourtant, exemples et arguments dans le dossier qu'ils ont sous les yeux.

La synthèse est très souvent trop schématique : une première partie analyse les différentes acceptions possibles de la notion de sens commun (quitte à accumuler les contradictions), une deuxième partie montre ce qui oppose sens commun/bon sens/sagesse populaire à science, et une troisième partie se sent obligée d'affirmer que, malgré toutes ces oppositions, il s'agit d'une seule et même connaissance...

En général, la définition attendue est assez complète mais manque d'arguments sur l'opposition connaissance scientifique/sens commun, ce qui ne permet pas une véritable démonstration cartésienne de l'unicité de la connaissance.

La question de synthèse a souvent permis d'accentuer les différences qui s'étaient creusées au fil des réponses. Elle reflète le plus souvent assez fidèlement le degré de compréhension du dossier. Les meilleures copies sont celles qui ont révélé les capacités du candidat à structurer sa réponse autour d'une réelle problématique, celle-ci lui permettant de mobiliser l'essentiel des points abordés dans le dossier.

Les moins bonnes copies ont évidemment pris des chemins plus variés. Quelques copies inachevées, d'autres sans plan, quelques catalogues incapables de hiérarchiser les idées, d'autres enfin purement illustratives déclinant des successions d'exemples tirés du dossier.

Le candidat doit être attentif non seulement à la formulation du sujet, mais à ce qui, dans le dossier, permettra de soutenir une position crédible. Trop de synthèses manquent d'authenticité. C'est que, là aussi, le sujet imposait une réflexion : il s'agissait à la fois de maintenir des distinctions essentielles et de montrer dans quelle mesure on pouvait soutenir une complémentarité entre des positions de bon

sens, ou traditionnelles, etc., et des connaissances scientifiques qui n’embrassent pas tous les domaines intéressant l’existence humaine. Les données du dossier permettaient par exemple, sans mettre en doute la frontière entre sens commun, savoir traditionnel et science, de montrer que certaines connaissances pragmatiques pouvaient suppléer les théories scientifiques. Ou bien que le bon sens permettait d’anticiper sur le caractère plausible d’un résultat recherché par la science.